

AYONS ARRÊTÉ ET ARRÊTONS

09/05/1974

Voilà la répartition des effectifs entre les divers corps :

Infanterie.

11 régiments d'infanterie de ligne à 3 bataillons et 6 compagnies :

20,414 hommes.

30 bataillons de chasseurs à pied, à 8 compagnies : 18,898 hommes.

1 régiment de tirailleurs : 14,000 hommes.

24 bataillons d'infanterie légère d'Afrique : 3,000 hommes.

6 compagnies de discipline : 1,000 hommes.

1 régiment étranger : 3,006 hommes.

5 régiments de tirailleurs indigènes : 9,000 hommes.

Cavalerie.

74 régiments de cavalerie, dont 12 de cuirassiers, 25 de dragons,

19 de chasseurs et 11 de hussards : 47,498 hommes.

4 régiments de chasseurs d'Afrique : 3,812 hommes.

3 régiments de spahis : 2,144 hommes.

Artillerie.

38 régiments, comprenant 3 batteries à pied et 6 batteries montées :

19,338 hommes.

4 régiment de pontonniers : 1,877 hommes.

14 compagnies d'ouvriers ou d'artilleurs : 2,215 hommes.

10 compagnies du train : 3,870 hommes.

Génie.

3 régiments : 9,000 hommes.

Équipages militaires.

64 compagnies : 8,000 hommes.

Achèvement de Notre-Dame de Paris.

Après vingt-sept ans (c'est en 1847 que commencèrent les travaux), la restauration d'un des monuments les plus importants de l'art gothique vient enfin d'être terminée ; aujourd'hui Notre-Dame de Paris est complètement achevée, bonne pour elle, elle n'avait pas encore commencé le jour où Maurice de Sully (1162) était évêque de Paris, surfragant de l'archevêque de Sens, le pape Alexandre III lui en posa la première pierre.

Dans cet espace de vingt-sept années, nous avons vu, à la suite de deux funestes, des rues, des places, des quartiers disparaître, pour faire place à d'autres rues, d'autres places, d'autres quartiers ; d'incompréhensibles boulevards ont surgi ; toute une ville bâtie à terre a été reconstruite de la base au faite, et quelle ville ! Et cela progressivement, car le jour où Maurice de Sully (1162) était évêque de Paris, surfragant de l'archevêque de Sens, le pape Alexandre III lui en posa la première pierre.

N'oublions pas, à contemporains des frans express, qu'il ne faut pas se laisser aller à dire que les siècles nous ont donné des détails de la sculpture, le triple portail et la triple galerie de la façade, les portails latéraux, les trois grandes fenêtres à vitraux, toutes ces arabesques, ces dentelles, ces colonnettes, ces statues, ces pierres travaillées à jour, qui font de ce grand édifice un des plus intéressants spécimens de l'art au moyen-âge. Le 19^e siècle fut fatal au monument de Maurice de Sully. Ce fat fut Louis XIV, que son prétexte de la restauration, on le gâta comme à plaisir. Pour exécuter le vœu de Louis XIII, son fils brisa le bas-relief du fronton, détruisit l'ancien maître autel, les statues en mémoire du 11^e siècle, et émacra dans un lourd revêtement de marbre les belles colonnes du chœur. Vint ensuite le cardinal de Noailles, qui fit faire intérieurement la rose, une partie du pignon, et les clochetons du toit, en modifiant tout profil et tout ornement. Cet homme de goût fit abattre les milieux, les gargouilles qui ornaient les contreforts, et les remplaça par des têtes de plomb ; puis pour couronner le tout, il badigeonna l'église. Je ne parle pas des vitraux, points des fenêtres de la nef, qui sont détruits, non plus que des verrières du sanctuaire que l'on a brossé le chœur de Notre-Dame.

C'est pas tout. Voici venir l'homme au gîteau de Savoie, Soufflot, qui coupe et taille à tort et à travers. Seconde couche de badigeon. Puis un certain Parvy s'empare de la façade occidentale et, pour simplifier les restaurations, promène sa et la marque et le rabot, supprime toute saillie qui l'importune, gargouilles, chapiteaux, moulures, crochets ; tout ce qui est effaçable, mouvement, vivant, tombe sous les coups de ses démolisseurs.

Pendant la Révolution, les statues sont brisées et les moulures d'objets d'art se font jetés au vent ; après 1815, nouveau badigeon, nouvelle restauration, nouvelle injure.

Eugène Melchior de Vois, le goût du gothique, le sentiment de l'architecture du moyen âge, se sont développés à l'époque de la nouvelle école littéraire ; on a étudié en silence et retrouvé les traditions de cette noble architecture depuis si longtemps oubliées. On peut apprécier, par ce qui précède, l'importance et la difficulté d'une véritable restauration de l'église métropolitaine. La tâche était à MM. Lassus et Viollet-le-Duc, qui avaient déjà fait leurs preuves dans la restauration de Saint-Germain-l'Auxerrois et dans la restauration de la Sainte-Chapelle, exécutée sous la direction de Dubau. Les deux architectes s'engagèrent résolument dans le labyrinthe des recherches et des études ; les plans, les chartes, les archives, les livres, les manuscrits, les dessins, les effaçables, intelligibles, débris infinis pour tout ce qui autre que celui d'un archéologue, ils interrogèrent tout et arrivèrent à l'exécution de leur projet au moyen de cet esprit d'induction qui révéla à l'œuvre tout un monde antérieur, à la seule inspection d'une dent ou d'une verrière. La tâche était difficile. Ramener tout le monument à son plan primitif, c'était être une prétention absurde et irréalisable ; il fallait se transformer avec lui, retrouver le style simple, sévère et l'art du 12^e siècle, la façade occidentale, le style plus fier, plus capricieux, plus flamboyant du 14^e, pour les façades du nord et du midi. Il fallait surtout ne pas hésiter à tailler dans le vif pour faire justice des grossiers anachronismes de Soufflot, des profanations du marquis Parvy, de la débauche de la Révolution, de l'empire et de la restauration. Ces deux artistes sont sortis à leur honneur de ce travail redoutable ; aujourd'hui Notre-Dame est un monument complet, une des plus belles pages, peut-être la plus belle, de notre architecture gothique.

Chaque part le roman de la mode à la mode le pèlerinage de la rue. Quel romantisme à une montée ses marches et à contempler la rue du haut de cette plate-forme où Sainte-Beuve venait rêver le jour d'aujourd'hui ! A cette heure où tout le monde était plus ou moins paillard, on se la tressaillait du moyen-âge, on l'on avait en admiration la rue étroite, resserrée, impénétrable, la maison hère, le toit pointu, où l'on eût donné le Partibouche pour la maison au Pain de la place de

l'Hôtel-de-Ville à Bruxelles, si quelqu'un était venu dire à ces enthousiastes : « D'ici à quelques années, toutes ces échappées, toutes ces sautes collées aux balcons de la basilique seront inopérablement rasées pour donner du jour et de l'air à l'édifice. » — « Vive Dieu ! messieurs ! » ou quel lapage eût produit cette révélation dans la Lanterne romantique ? — A nous les échoués ! — Et si l'on eût dit, au lieu de ces marches, affaiblies du titre du préfet de la Seine, détraquées tous les nids à rats, éventrés tous les toits, et bifurqué d'un trait de plume jusqu'à cette infestée rue de la Lanterne, on devait aller se pendre Gérard de Nerval, je vous prie de croire que les échevins, les bourgeois et autres bourgeois eussent passé un mauvais quart d'heure. A ce moment la Cité n'avait pas encore été complètement défigurée, elle avait encore l'aspect séduisant d'une île privée de quais, sans sa partie accidentée, avec des maisons hautes, obscures, féériques, bordées d'arcs sales et d'arbres pour obstruer les blanchisseurs, et de guérites suspendues de toutes parts. Aujourd'hui il ne reste plus rien de cette abominable ruine où nos pères se sont entassés pendant des siècles au milieu de l'ignorance et de la misère ; la physiologie d'un bon siècle s'en va complètement disparue. (Revue.)

Les derniers jours de Michelet.

Nous empruntons ce qui suit au Temps :

Un ami de Michelet, M. Rodolphe Rey, nous apporte quelques détails sur la mort du grand historien. Le mal qui a emporté Michelet remonte à l'année 1871 ; les désastres de l'invasion et de la guerre civile l'avaient cruellement épuisé. Atteint d'une maladie de cœur, il ne dut qu'une guérison passagère qu'à l'été et au dévouement ardent de sa femme. Cependant, les forces d'étaient pas entièrement revenues ; mais Michelet était pas homme à désespérer. Il s'était remis au travail avec son énergie accoutumée ; il avait entrepris un grand travail sur le dix-neuvième siècle, on devait trouver phase ces études et ses réflexions sur les hommes et les choses de ce temps. Il avait toujours vécu d'une vie retirée ; il s'enfermait dans une solitude complète. Michelet estimait n'avoir plus que peu de temps à vivre et il se ramassait sur lui-même, pour ainsi dire, il concentrait ses forces pour mener son œuvre aussi loin que possible.

La veille du jour fatal, Michelet avait accompli comme d'habitude sa besogne matinale ; je laisse ici la parole à notre correspondant :

« Vers le soir j'allai lui faire ma visite accoutumée et je le trouvai recroquant d'une courte promenade ; il avait un petit bouquet de camélias à la main qu'il offrait gracieusement à sa femme. La conversation se noua et il se souleva avec sa verve et son originalité habituelles. Depuis quelques semaines il avait écrit de longs et très intéressants articles, mais le mal ne semblait pas faire de progrès. Le lendemain, une bonne nuit effarée vint me prévenir d'un malheur ; j'accours. En entrant, sur le palier vis-à-vis de M^{me} Michelet je vis une expression de désolation si amère, et dans toute sa personne un frissonnement si douloureux que je devine que cette fois il s'agit de la crise suprême. Elle me raconte que le matin, étant entrée une première fois dans la chambre de son mari, elle l'avait trouvé tout prêt à se lever, serene et souriant ; un quart d'heure après elle l'appelle, il ne répond pas ; elle rentre et le trouve au pied de son lit, presque sans connaissance. Le docteur, appelé en hâte, constate la paralysie du côté gauche. Le soir et le lendemain, le mal avait un peu diminué ; le surdisme, les symptômes alarmants reprenaient avec une telle intensité que la mort paraissait imminente : mais les hommes de cette puissance mentale ont un surplus de vitalité, et à la stupeur du docteur, quatre jours et quatre nuits d'une sorte d'agonie s'écoulèrent encore avant qu'il fût épuisé. Durant ces sept jours, la fille M^{lle} Michelet, toujours sur pied, ne dormant pas, ne reposant pas, ne perdant pas un moment de vue son malade, se multipliait pour l'entourer des soins les plus délicats, mais cette fois la mort ne laissait pas sa proie.

« M. Michelet a gardé jusqu'à la fin la lucidité de la pensée ; l'entendement persistait malgré la paralysie toujours croissante ; il ne voyait plus, mais sa finesse percevait tout, et les sons d'une voix chère lui arrachait de brèves réponses, nettes, précises, allant au but. Durant ces sept jours, je ne lui ai pas entendu proférer une plainte, ni jeter un cri de douleur ; pas une convulsion n'a altéré la sérénité de son front.

« La veille même du jour où il fut frappé, il parlait à sa femme de la joie que donnerait la lecture de l'histoire des Croisades, de la desolation où se trouvait la mort ou son vlogne. M^{me} Michelet a cru répondre à ses pressantes en faisant embrasser le corps de son mari ; elle l'a déposé dans une petite villa rurale et solitaire, bien construite, qui domine la ville d'Hyères, afin de le faire jouir de la vue de la mer, le jour où il eût tant aimé ; et de l'entourer de fleurs et de biens, durant les quelques semaines qui précéderont le moment où elle l'emportera à Paris. »

Le plupart des journaux étrangers ont rendu un hommage sympathique à la mémoire de Michelet. Nous avons la même sympathie particulièrement un article de la Presse de Vienne, qui est le témoignage d'une expression admirative :

« Avec Michelet, dit la Presse de Vienne, la France était incultivablement une grande patrie. Celui qui eût été un grand homme, un grand homme, se survivant à lui-même et se chauffant, depuis des années, aux rayons de soleil de sa gloire d'auteur. En dépit de l'âge, de la maladie qui le devorait, Michelet conserva la vigueur de son esprit, et sa plume fut active jusqu'au dernier souffle. Les Croisades étaient des idées de son jour pour laquelle le respect et la vénération étaient des idées. Inconnues, à cette génération qui semble avoir coulé un pacte aveugle avec la vieillesse, à cette race de vieillards vigoureux, âgés de 70 ans, qui sont capables, comme Thiers, de porter à eux seuls le poids de la France. Comme Guizot, de se lever nuit et jour à des travaux destinés à éclairer la jeunesse ; comme Victor Hugo, de frapper du pied la terre et d'en faire jaillir des romans en trois volumes... »

« La cruauté mure qui a atteint sa victime même sous le ciel toujours bleu de la Provence, a brisé la plume dans le sein du penseur indigne. Ses disciples, guidés par une pensée pieuse, se résoudront probablement à terme l'entreprise grandiose, mais le souffle du génie fera défaut à leur œuvre, car il ne passe pas, avec une égale force, sur deux écus dans le même siècle. »

